

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

GILBERT Pierre : "La valeur de la civilisation égyptienne" in *Synthèses*, n° 9, 1948.

Cette œuvre littéraire est soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des œuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Pierre GILBERT

LA VALEUR
DE LA
CIVILISATION
EGYPTIENNE



*Extrait du n° 9 de la Revue
Internationale « Synthèses »*
BRUXELLES 1948

La valeur de la Civilisation égyptienne

Nous pouvons encore scruter le visage d'un roi de l'Ancien Empire. Le moule exécuté à sa mort, vers 2400 av. J.-C., et retrouvé dans les fouilles de sa pyramide de Saqqarah, nous rend un masque étrangement évocateur de celui de Pascal : magnifique front haut, nez hardi. Nous savons ce qui se créait derrière le front de Pascal. Nous connaissons peu le roi qui lui ressemblait. Mais c'est un choc de trouver, dans un monde si lointain, une enveloppe semblable à celle qu'a modelée, de son feu intérieur, l'un de nos puissants génies.

Nous aurions pu attendre d'un Egyptien du troisième millénaire av. J.-C. qu'il eût l'air d'un bel animal, sans lien de sympathie possible avec nous, et voilà qu'il ressemble à Pascal...

Il fallait s'en douter ; les auteurs des pyramides, de ces monuments purs, souverainement rythmés comme un ~~moment~~ de Bach, ne pouvaient être que des civilisés. Ces chefs-d'œuvre impliquent un foyer de vie intense et haute. Accueillons ses rayons. Nous n'avons pas tellement de frères que nous puissions négliger ceux que nous retrouvons ainsi, dans un domaine longtemps perdu. La science, depuis Champollion, nous en rouvre les chemins. Nous regardions de loin, en curieux. Entrons, en amis. Nous sommes chez nous.

Ne reconnaissons-nous pas le plus humain de notre sagesse occidentale dans ces paroles qui servent de préambule aux conseils d'un Egyptien à peu près contemporain du pharaon pascalien ?

*N'enfle pas ton cœur à cause de ce que tu sais ;
Apprends avec l'ignorant comme avec le savant.
Il n'a pas été assigné de limite à l'art ;
Il n'est pas d'artiste qui atteigne une entière excellence.
La belle pensée est cachée plus que gemme ;
On la trouve dans la main de la servante de la meule.*

Est-ce là l'expression d'une société durement hiérarchisée, pliée à l'obéissance aveugle ? Le sage qui fut son porte-parole, et qui passe pour avoir été un grand ministre, Ptahhotep, mesure déjà son importance aux perspectives infinies qu'il voit s'ouvrir devant lui. Il sent qu'un savoir orgueilleux lui en fermerait l'accès. Il ne sépare pas, dans son esprit ouvert, l'ignorant du savant, qui a tant à apprendre. Un regard ferme sur le monde de la pensée lui prouve que l'horizon s'élargit à mesure qu'on le conquiert. Il trouve, dans le recul des bornes, une raison de modestie et un principe d'action. Il lui convient de ne pas être parfait, de compter sur une excellence plus grande à acquérir. Nous ne nous fions qu'à ce qui nous dépasse. Qui a cette foi vit d'un patient espoir. Il s'offre à toute impression. Tout être a du bien à lui proposer. Il en attend de tous. Il se penche avec sympathie sur l'humble femme qui peine à broyer le grain. Peut-être s'y est-elle fait une âme singulière. La pauvre ne semble bonne qu'à recevoir. Il a cette grâce de lui demander de donner.

Il donne, à son tour, des conseils, parfois très pratiques, mais qui tous décèlent le ton, la qualité d'âme et de culture du civilisé : une lucidité bienveillante.

Dès l'abord, il prévoit finement l'épreuve la plus difficile pour un « sage » ; la rencontre avec un autre « sage ». S'il est plus fort que toi, reconnais avec joie sa supériorité, dit-il ; ne manque cependant pas de sens critique ; il ne faut pas laisser passer ses erreurs, s'il en commet. Avec un sage qui est ton égal, donne-toi au plaisir de discuter, et serre de près son argumentation. Si l'interlocuteur est médiocre, élude courtoisement la discussion ; tu perdrais ton temps, tu risquerais de te fâcher, de t'aigrir ; sois indulgent, et passe.

Ptahhotep est proche de la réalité. Il n'a rien de chimérique, ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait point d'idéal.

Grande est la Vérité-Justice, et stable sa valeur.

Le mal, à vrai dire, gagne des richesses,

Mais la force de la Vérité-Justice est qu'elle dure

Et que l'homme peut dire : « C'est l'héritage de mon père ».

Il est bien d'un Egyptien d'associer la grande idée de la Vérité-justice au sentiment de la continuité familiale. L'affection des enfants se relève de la fierté d'être d'une lignée de justes. Et l'affection est un ressort plus puissant que la peur.

Ne fais pas peur aux gens ;

Dieu te punirait d'autant de crainte.

Le sage, dans cette société polythéiste, tend au monothéisme intérieur. La théologie, dès cette époque peut-être, et en tout cas

plus tard, au Moyen et au Nouvel Empire, voyait en tous les dieux des devenirs d'un seul. Mais c'est dans les écrits de sagesse que la doctrine se dégage le plus tôt. Nous y saisissons l'action d'une élite, qui se reconnaît le droit de penser en dehors des formules et dont la théologie même a peut-être subi l'influence.

Cette foi tranquille en un dieu modérateur implique, entre les hommes, une certaine égalité de condition.

*Si tu laboures, que ton champ prospère et que Dieu te comble,
Ne mange pas plus que tes gens...*

La frugalité, la simplicité sont commandées aussi bien par le souci du bon ton que par le désir de ne pas humilier son semblable.

Beaucoup d'autres maximes font appel au sens de ce que l'on se doit, à la domination de soi-même. Mais l'effort ne peut être constant. Il est bien d'un pays de soleil d'ajouter :

*Suis ton cœur durant le temps que tu vis ;
Ne fais pas plus que ce qui l'est demandé...
Il n'y a pas de saveur aux richesses lorsqu'on est fatigué.*

La même bonhomie savoureuse empreint le conseil suivant ; issu d'une longue expérience, il fait bon marché de quelques illusions, pourvu qu'il en résulte plus d'indulgence et de patiente compréhension :

*Si tu es un chef,
Ecoute avec bienveillance la parole d'un plaignant.
Ne le brusque pas jusqu'à ce qu'il ait sorti
Ce qu'il se proposait de te dire.
Le malheureux aime soulager son cœur
Plus que d'obtenir ce pourquoi il est venu...*

Le moraliste égyptien n'impose pas à ses pensées un ordre plus suivi que ne devaient le faire chez nous La Rochefoucauld, La Bruyère et Vauvenargues. Il ne donne pas plus qu'eux dans le coq-à-l'âne. Il lui arrive de développer une réflexion en plusieurs maximes. Mais, plus souvent, de manière à piquer l'attention, il varie ses pensées. En voici une, perspicace, sur l'envie, d'autant plus difficile à éviter qu'elle est une forme basse de la stimulante et nécessaire émulation :

*Garde-toi de l'occasion d'être envieux.
C'est une maladie, une souffrance qui ronge ;
Il n'y a plus de confiance ;
Cela rend odieux un ami cher
Et détourne le confident de son maître ;
Cela oppose les pères et mères...
Cela sépare femme et mari...*

C'est avec une conviction indignée qu'il flétrit la calomnie :
Ne répète pas les calomnies ;
Ne les écoute pas.
C'est l'expression d'un corps enflammé...
N'écoute pas !

Il y a de ces préceptes qui sont des preuves de civilisation :
Si tu es fort, inspire le respect
Par le savoir et par la bienveillance.

Le sens de la modération annonce à la fois la Grèce et l'Évangile :

N'élève pas ton cœur
Pour qu'il ne soit pas abaissé...
Domine-toi.

Certains aperçus évoquent une société en mouvement, des luttes entre plèbe et patriciat.

Si tu es le fils d'un magistrat
Chargé de calmer la foule...
Lorsque tu lui parles, ne donne pas d'un côté.

La justice est déjà conçue comme une haute idée que se sent la mission de servir l'arbitre de ces grandes contestations sociales, par-dessus l'intérêt même de son parti. Un autre trait de la souplesse de cette société, où l'on change de classe, est fourni par ce conseil de bon sens et de pieuse modestie :

Si tu es grand après avoir été petit,
Si tu es riche après avoir été pauvre...
N'oublie pas ta situation d'autrefois ;
Ne concentre pas ton cœur sur tes biens
Qui te sont venus comme un don de Dieu.

Une nouvelle maxime de détente touche à la poésie par le charme du bienfaisant bonheur qu'elle dépeint :

Que ton visage brille durant le temps que tu vis...
C'est le souvenir de l'homme que sa bienveillance
Dans les années qui suivent...

La conclusion de Ptahhotep, très altérée, et d'une prolixité peu en accord avec la ferme clarté des maximes originales, exalte le devoir de maintenir la tradition. C'est ce que l'on attend d'une sagesse proche de l'Orient. Plus inattendue, et d'une portée infinie, est l'exhortation à faire « plus que ce qui a été dit » :

Un bon fils, que donne Dieu, apporte un surplus,
En sus de tout ce que lui a dit son maître.

C'est la porte ouverte à tout le mouvement de la vie. Le sage memphite a encadré son enseignement de réflexions qui visent à déborder tout cadre. Il a constaté, au début, qu'il y a toujours du mieux à trouver. Il finit sur un appel au progrès.

Peu de générations après lui, la société à laquelle il appartenait s'altère ou s'écroule. L'Ancien Empire finit. Féodalité, révolutions, invasions, ruinent l'Egypte. Les désordres causent des famines. Les dirigeants s'efforcent de les conjurer. Ils font inscrire dans leurs tombeaux qu'ils ont vêtu ceux qui étaient nus, donné à manger à ceux qui avaient faim. C'est à ce souci de montrer que l'on combattait le fléau que nous en devons une saisissante représentation : hommes, femmes, enfants sont squelettiques ; ils défilent. Un sculpteur d'un autre pays se serait peut-être complu à souligner l'horreur de la situation, et la férocité à laquelle la misère réduit les humains. L'Egyptien n'a pas sculpté des misérables, mais des malheureux. Ils trouvent encore la force d'avoir de la sollicitude pour leurs prochains. Ils se soutiennent l'un l'autre. Un enfant est le moins décharné de tous. Même si cette vue est optimiste, si elle nous dérobe de la réalité, elle témoigne, de la part de l'artiste et du public pour lequel il travaillait, d'un beau sens humaniste.

Les poètes de ces tristes temps n'en expriment l'horreur que pour y opposer leurs aspirations, ou pour prédire, affirmer, la venue d'une ère plus équitable.

Aussitôt que l'état se reforme, les moralistes ont à cœur de reporter la civilisation au niveau qu'elle avait atteint sous l'empire memphite. Un sage roi, ou un sage, empruntant le masque d'un roi, vers 2100 av. J.-C., proclame à l'héritier du trône :

*La parole est plus puissante que le combat...
Ne sois pas dur ; il est profitable d'être bon.
Que ton œuvre subsiste par l'amour de toi.*

La dureté de l'époque apparaît dans la raison d'être bon qu'indique le conseiller ; c'est encore le meilleur calcul. Mais il a déjà une conception noble de l'intérêt, celui qui le recherche par la bonté et par la vérité.

*Dis la vérité dans ta maison...
Car il prospère, le maître dont le cœur est droit...
C'est l'intérieur de la maison qui inspire le respect au-dehors.*

Belle parole, et juste expression d'une culture où la vie de famille avait une dignité plus aisée, plus profondément entrée dans les mœurs que dans beaucoup de pays d'Orient.

Et l'esprit de charité s'est développé au milieu des malheurs :

Console celui qui pleure...

Il est vrai que la politique a de dures exigences. Le roi auquel s'adresse le traité, et qui a, comme un Philippe le Bon, chez nous, grand mal à subjuguier féodalité et particularisme, est invité à user de représailles violentes contre les fauteurs de dissensions. Mais qu'il y prenne garde. Il aura des comptes à rendre. Il y a une puissance qui, pour n'être pas toujours évidente, n'en est que plus redoutable, car on l'oublie, et on accumule alors contre soi sa colère :

*Vénère Dieu sur sa route,
Qu'il soit fait de bronze et de pierres fines,
Ou d'eau remplacée par de l'eau.
Il n'est pas de fleuve qui se laisse cacher.
Il détruit l'ouvrage qui le cachait.*

Le culte des idoles, réceptacles d'une parcelle de divin, se mêle ici à la religion du sage, moins haute que sous l'Ancien Empire ; pourtant, quelle vigueur simple dans l'image du fleuve qui fait éclater ses digues, et dans cette évocation du jugement de l'âme :

*Les juges qui jugent l'opprimé,
Tu sais qu'ils ne sont pas tendres,
Au jour de juger le coupable,
A l'heure de la décision !
Mal en advient quand l'accusateur est le Sage !
Ne te fie pas aux longueurs des années.
L'homme subsiste après sa mort,
Ses actions en tas à son côté.
C'est pour l'éternité qu'on est là.
Bien fou qui en fait bon marché !*

Il n'est pas étonnant que les sculpteurs du Moyen Empire aient observé, sur le visage de leurs grands rois, un air de tourment, de concentration volontaire, voire d'amertume. Ils avaient le sens aigu de la responsabilité.

Il était réservé au Nouvel Empire d'égaliser presque l'Ancien. Lorsque Thoutmès III, au XV^e siècle av. J.-C., donne à son principal ministre de hauts conseils d'impartialité envers tous, il sait prévoir l'excès de scrupule : garde-toi, lui dit-il, de te montrer, sous prétexte d'équité, plus sévère à l'égard des tiens que des étrangers. Il faut avoir pratiqué des magistrats bien soucieux de leurs devoirs pour songer à prévenir de tels abus !

La civilisation se révèle aussi à des indices d'un tout autre ordre. La poésie en témoigne ; elle est fine, tempérée, nuancée ; le poète s'émeut ; mais il domine son émotion ; souvent un éclair de malice la traverse.

Un sourire amusé, attendri du poète, accompagne la jeune nageuse à laquelle il prête ces paroles, d'une ingénue coquetterie :

*O mon dieu... mon ami...
Il m'est doux de plonger...
De me baigner devant toi...
Que je te laisse voir ma beauté
Dans ma tunique de lin royal le plus fin,
Quand elle est mouillée.
J'entre dans l'eau avec toi,
Et j'en ressors vers toi,
Tenant un poisson rouge
Qui est splendide, entre mes doigts...
Ah ! viens, regarde-moi !*

La composition de cette œuvrette est d'une fraîche simplicité comparable à celle des peintures et reliefs thébains de la XVIII^e dynastie. Elle s'égaie de fantaisie. Il est sans doute assez rare de saisir un poisson à la nage. Mais ce rouge, brillant au premier plan du tableau, entre les doigts fins de la baigneuse, lui sert à diriger si gentiment l'attention de l'ami sur sa belle jeunesse !

Il n'est pas non plus d'un primitif, le sentiment prêté à l'oiseuse qu'environne le vol des oiseaux venus du pays de l'encens :

*Tous les oiseaux de Pount descendent vers l'Egypte,
Imprégnés de myrrhe.
Le premier qui vient se prend à l'appât...
Mon désir, (je songe à toi),
Est que nous le libérons ensemble
Et que je sois seule avec toi
Pour te faire entendre le grand cri
De mon oiseau imprégné de myrrhe.*

L'amour a rendu la chasseresse même sensible à la détresse de l'oiseau capturé. Et le plaisir de le délivrer serait si grand qu'il lui faut le partager avec celui qui s'en réjouirait comme elle.

Dans un poème de la même « suite », la jeune fille, très jalouse, s'écrie :

*Pourquoi faire souffrir le cœur d'une autre
En me tuant ?*

Nous sommes loin des jalousies féroces, empoisonneuses, de l'Orient. La délaissée, dans sa détresse, a pitié de l'« autre ».

Il y a parfois une note gaillarde, mais toute relevée d'esprit taquin. Le sycomore a invité une belle à festoyer sous son ombre avec l'ami.

*Son amoureux est à sa droite.
Elle l'enivre...
Son voile est sous moi,
Et la belle se promène !
Mais je suis tout clos
Pour ne pas dire ce que je vois ;
Je ne dirai rien.*

Nous sommes étonnés, dans beaucoup de poèmes amoureux, où nous attendions la sensualité de l'Orient, de trouver du sentiment, de la ferveur, du respect. Un amoureux rêve d'une jeune voisine :

*Elle est comme l'étoile qui se lève
Au commencement d'une belle année.
Lumineuse et parfaite, éclatante de teint,
Elle séduit par le regard de ses yeux
Et charme par les paroles de ses lèvres.
Chez elle, pas un mot de trop !*

Cette allusion malicieuse au bavardage des femmes n'interrompt qu'un moment le songe lyrique. Il se termine sur cette vision expressive :

On la suit de yeux lorsqu'elle s'éloigne...

La jeune fille dont il est épris et qui, de son côté, l'aime déjà, s'en ira riche d'un trésor pour avoir rencontré son regard, qui la cherchait ; elle chante sa joie :

*Je suis passée près de sa maison ;
J'ai trouvé sa porte ouverte.
Mon ami se tenait aux côtés de sa mère,
Ses frères et sœurs tous avec lui...
Il regardait vers moi lorsque je suis passée !
— J'étais seule pour me réjouir —
Que mon cœur éclate en jubilation,
Mon ami, à cause de ce que j'ai vu !*

Et ce pur transport, à l'échange des regards, ne nous est pas donné comme un sentiment raffiné de milieu courtois. Ceux que met en scène ce chant alterné sont gens modestes, dont la petite maison n'a qu'une « belle » chambre, donnant sur la rue, alors que les demeures aisées, séparant le salon de la porte d'entrée par vestibules et antichambres, s'isolaient encore, par un jardin, de la rue bruyante.

Ce n'est pas un hasard si l'Iliade, plusieurs siècles après, parle de la Thèbes d'Egypte comme de la ville « où il y a le plus de biens dans les maisons ». Le Grec avait compris que la merveille

n'était pas la splendeur du souverain ou des grands, mais le bien-être, le bon goût répandus dans toutes les classes de la population, comme l'attestent les objets d'art délicat que l'on trouve jusque dans les tombeaux des petites gens. Peut-être le poète du « regard échangé » leur a-t-il prêté de son propre sentiment, mais un artisan s'exprime lui-même, dans un hymne au dieu Amon :

*Le noble dieu qui entend la prière
Qui vient au cri du pauvre dans la peine,
Qui donne le souffle à l'accablé.
Je fais des hymnes à son nom ;
Je porte ses louanges à la hauteur du ciel
Et dans l'espace de la terre ;
Je proclame sa puissance à qui descend le fleuve
Et à celui qui le remonte.
Prends garde à lui.
Annonce-le à ton fils, à ta fille,
Au grand et au petit...
Proclame-le aux poissons dans le fleuve,
Aux oiseaux dans le ciel.
Annonce-le à celui qui l'ignore
Et à celui qui le connaît...
Prends garde à lui.*

La médiocre stèle sur laquelle le sculpteur lui-même a gravé ces vers prouve qu'il n'était ni un grand artiste ni un homme en vue. Mais l'effusion de sa reconnaissance trouve des mouvements d'une persuasive ampleur et d'une douceur touchante devant le dieu qui lui a sauvé son fils,

*Lequel était au lit, malade, aux portes de la mort,
A la merci d'Amon,
A cause de son péché.
Je trouvai que le roi des dieux
Vint, comme le souffle du Nord,
La douce brise devant lui
Pour le sauver...
Le maître inclina au pardon.
Bien que le serviteur fût enclin à mal faire,
Jamais le Maître de Thèbes
Ne passe un jour entier dans la colère,
Car, s'il est en colère, un instant, rien n'en reste.
La tempête s'est apaisée.
Amon s'est mué en bon vent.*

Au Musée du Cinquantenaire, une tête d'Amon, en bois stuqué et peint, du Nouvel Empire, ne séduit point par une insigne beauté,

mais la physionomie, rayonnante de bonté, incarne admirablement la conception que s'en faisait un peuple humain, qui avait moins besoin de craindre que d'aimer.

Vers la même époque, la sagesse d'Any renouvelle d'images plus pittoresques et de sentiments plus émus les thèmes antiques de Ptahhotep :

*Le séjour où est Dieu déteste le tapage.
Prie avec un cœur aimant,
Où toutes les paroles sont encloses.*

Rarement le conseil de tenir en piètre estime les richesses n'a été donné avec autant de conviction et de poésie que dans ce recueil ; tu as beau posséder, dit le père à son fils,

*Un jardin de plantes auprès de ton champ de culture,
Et l'avoir planté de sycomores...
Et remplir ta main de toutes les fleurs qui te tentent,
— Avec tout cela, on est malheureux.*

Y a-t-il beaucoup de gens pour qui un jardin et des fleurs représentent la plus enviable richesse ? C'est déjà une grâce de la désirer sous cette forme. Mais savoir en reconnaître la vanité, quand on est capable de la placer si bien, est encore un plus beau signe de profondeur et de simplicité. Dieu parle lui-même à la conscience pure :

*Fais des offrandes à ton dieu
Et garde-toi de pécher contre lui.
Ne te demande pas quelle est sa forme...
Quand il sort dans une procession,
Ne l'avance pas pour le porter...
C'est lui qui suscite (?) des millions de formes...*

Esprit de tolérance, largeur de piété, mépris de l'officiel, ont d'autant plus de prix que le moraliste ne se donne pas pour un grand personnage, comme l'indiquent maints détails du passage où il exhorte son fils à vénérer sa mère.

*Double les pains que tu donnes à ta mère
Et soutiens-la puisqu'elle l'a porté.*

Le père avoue ici un sentiment très viril et d'une très pure tendresse, mais si intime qu'il faut sa simplicité pour l'exprimer sans pénible gaucherie :

*Tu lui étais un lourd fardeau
Et je ne pouvais rien pour la soulager.*

S'il y a de la naïveté dans le tableau qui suit, elle est tout à l'honneur du moraliste, qui sait la valeur du dévouement quotidien

et des besognes à recommencer, plus accablantes peut-être que les douleurs de la maternité :

*Quand tu es né, après tous tes mois,
Elle t'a porté, de nouveau, sur son cœur,
Et, durant trois ans, son sein fut dans ta bouche.
Elle n'était pas dégoûtée de tes saletés, pas dégoûtée,
Et elle ne disait pas : « Qu'est-ce que je fais ! »
Elle t'a mis à l'école, tu as appris à écrire,
Et, tous les jours, elle se tenait là...
Avec du pain et de la bière de la maison.
Lorsque tu seras un jeune homme,
Que tu prendras femme et seras dans ta propre maison,
Garde devant toi comment ta mère t'a mis au monde,
Et comment, de toutes sortes de soins, elle t'a élevé.
Puisse-t-elle ne pas avoir à t'accuser
En élevant les mains vers Dieu,
Puisse-t-il ne pas avoir à l'entendre se plaindre !*

Le sage, avec beaucoup de clairvoyance, prévoit que le moment difficile sera celui du mariage du fils. Il conseille d'ailleurs à celui-ci la même déférence (que nous sommes loin de l'Orient voilé!) envers la femme qu'il se sera choisie :

*Ne fais pas le grand personnage dans ta maison
Envers ta femme, si tu sais qu'elle est bonne.
Ne lui dis pas : « Où est-ce, apporte-le nous ! »
Quand elle t'a mis à la bonne place.
Que ton œil l'observe ; et garde le silence
Pour constater ses bonnes actions.
Elle est heureuse lorsque ta main est sur la sienne.*

L'humour et une gravité douce se mêlent dans ces observations sur la vie du ménage, qui s'achèvent sur une pure image de dignité confiante. Le respect d'autrui, l'inquiétude de n'être pas assez bon, percent dans ce conseil insistant :

*Ne mange pas de pain que tu n'en aies tendu
A quelque autre, qui souffre de la faim...
L'un est riche et l'autre pauvre.
Celui qui fut riche autrefois est maintenant valet...
Le courant d'eau de l'an passé
Est cette année à un autre endroit.
De grandes mers sont devenues déserts
Et des collines sont devenues abîmes.*

Il y a chez cet auteur, tout à l'heure si proche de l'humble réalité, un pouvoir de détachement qui le porte à la poésie quand

il élargit le cadre des vicissitudes sociales jusqu'à cette allusion aux grands changements de la terre.

Ce temps a vu bien au delà de lui-même ; à cet égard, un autre texte est plus saisissant encore :

*Ces scribes savants...
Leurs noms sont établis jusqu'à l'éternité,
Bien qu'ils s'en soient allés, eux,
Qu'ils aient achevé leur temps de vie,
Et que toute leur postérité soit oubliée.
Ils ne se sont pas fait des pyramides d'airain
Ni des stèles de fer...
On leur a fait des portes et chapelles,
Mais, qui sont tombées en ruines.
Les desservants de leur culte sont partis,
Leurs stèles sont couvertes de poussière,
Leurs chambres sont oubliées.
Mais leur nom est prononcé à cause des livres qu'ils ont écrits,
Parce qu'ils sont beaux...*

Horace ne s'est-il pas inspiré, à travers quelques intermédiaires, de cette magnifique affirmation de la primauté de l'esprit, quand il proclame sa fierté d'avoir donné à Rome l'éclat de la poésie lyrique, par ses trois livres d'odes ?

*J'ai achevé un monument plus durable que l'airain
Et plus haut que la ruine royale des pyramides,
Je ne mourrai pas tout entier...*

Il y a quantité d'autres indices d'une influence de l'Egypte sur la Grèce et sur Rome. Le fronton arrondi, devenu à Rome, et sous la Renaissance, presque aussi classique que le fronton triangulaire, est un élément égyptien connu depuis le début du troisième millénaire av. J.-C. La salle basilicale, caractérisée par une nef centrale éclairée latéralement au-dessus du niveau des bas-côtés, fut créée à la salle hypostyle de Karnak, vers 1300, et passa de l'Egypte alexandrine à tout le monde hellénistique, pour devenir, à Rome, le prototype de toutes les grandes églises de la chrétienté. Les colonnes fuselées, aux seize cannelures légères de la XVIII^e dynastie, et la corniche à gorge qui couronne leur entablement, ont frappé par leur harmonie, les Grecs d'environ 600 av. J.-C., que leur faveur auprès des pharaons saïtes avaient familiarisés avec l'Egypte, précisément à l'époque où, dépassant le stade de l'architecture en bois, en torchis et en moellons, ces Grecs créaient chez eux le style dorique, la colonne fuselée, à seize cannelures, et la corniche à gorge.

Les mêmes rois de Saïs avaient promulgué, pour convenir à l'activité commerçante de leur capitale quasi maritime, des lois libérales dont Solon s'inspira pour sa réforme démocratique de la constitution d'Athènes.

Dans le domaine de la pensée pure, on devine le ferment qu'a pu être pour les Grecs, une théorie de la connaissance, montrant les données des sens convergeant vers l'esprit, qui commande la langue ; ce système, au service de la théologie égyptienne, constitue une doctrine de l'esprit et du verbe, principes de création, qui prélude aux spéculations sur le *νοῦς* et le *λόγος*.

Par ailleurs, les Grecs se sont émerveillés de voir tant de médecins en Egypte, et qu'ils y fussent des spécialistes d'affections de tel ou tel organe. Certains passages d'Hippocrate sont traduits de textes égyptiens. Et un papyrus important signale déjà la coordination de telle partie du cerveau avec la motilité de telle partie du corps ; découverte d'autant plus remarquable que l'auteur du traité reconnaît, en les étudiant, que bien de ces cas de lésions sont incurables ; il s'oriente ainsi vers une recherche désintéressée qui est travail de science pure. Plus significative encore que la pratique extensive de la médecine est cependant son organisation, connue vers la fin du Nouvel Empire, en une véritable discipline sociale ; des médecins contrôlaient l'hygiène des groupements d'ouvriers et leur accordaient les congés nécessaires aux traitements.

Ceci nous ramène à l'intérêt pour les humbles de cette société que l'on a pu croire si dure. Jamais il ne s'est manifesté d'une façon plus émue que dans une sagesse des temps troublés qui ont suivi la fin du Nouvel Empire. La brutalité d'une époque féodale, à laquelle remontent des fragments de véritables chansons de geste, aurait dû, nous semble-t-il, se marquer par une morale énergique et rude :

Console celui qui pleure

demande Amenemope, comme le moraliste d'un autre temps troublé, et

*Ne dis pas : « j'ai trouvé un protecteur,
Maintenant je puis faire du tort à celui que je hais ! »
Tu ne connais pas la pensée de Dieu
Et ne peux pas connaître le jour suivant.
Mets-toi dans les bras de Dieu
Et ton silence fera échec à tes ennemis...*

Le sage esquisse un tableau coloré du violent, qui trouble tout, et menace d'entraîner le juste à la ruine. Le dévoue-t-il au courroux céleste ? Il implore le dieu de la sagesse de lui donner du pain, qu'il en ait son content, et qu'il reprenne conscience.

Les égards fraternels entre humains, le respect du malheureux, font l'objet de déclarations de haut principe :

*Dieu aime celui qui réjouit les humbles
Plus que celui qui honore les grands.*

Mais, plus souvent, l'Égyptien, soucieux de ne pas s'éloigner de la réalité coutumière, exprime les mêmes sentiments en paraboles pittoresques :

*Ne tolère pas qu'un homme
Reste en arrière au passage du fleuve
Tandis que tu l'élargis dans le bac.*

Il y a un souffle presque franciscain dans un développement attendri, ébloui, qui commence par ces mots :

*Entourés de soins sont les hommes, le troupeau de Dieu.
Il a créé le ciel et la terre selon leur cœur...*

C'est un fait admis que beaucoup d'idées et de traits d'Amenemope ont passé dans le livre des proverbes bibliques. Et cependant, la douce familiarité de notre moraliste, l'effusion de sa piété, son respect pour le pauvre, annoncent mieux le Nouveau Testament que l'Ancien. Si le récit du séjour des descendants de Jacob dans le delta du Nil, supplantant tout autre souvenir des rapports entre Egypte et Palestine, et en particulier de la longue domination exercée par la première sur la seconde au Nouvel Empire, explique les profondes influences égyptiennes sur le Cantique des Cantiques, sur l'Ecclésiaste, et les livres de Sagesse et de Proverbes, la « Fuite en Egypte » pourrait bien symboliser une nouvelle action de ces influences. La morale égyptienne s'oriente de plus en plus, comme par une pente naturelle, vers l'esprit de l'Évangile. Et il est difficile de ne pas croire à leur continuité.

Avions-nous tort, une fois entrés dans le jardin d'Égypte, de nous sentir chez nous ?

Mais il ne suffit pas d'évaluer la civilisation pharaonique à ce que nous lui devons. Elle a droit à être estimée pour elle-même. Il y faudrait bien d'autres arguments que ceux que nous apportons ici. Du moins donnent-ils le ton, nous l'espérons, d'une culture qui va loin au cœur et à l'esprit. Dès que nous l'avons saisie, elle était cohérente. Elle l'est restée jusqu'à notre ère, où, peu à peu, trop de changements de conditions la compromirent. Elle avait passé, durant ses trois grands millénaires d'existence, par de rudes épreuves, celles du malheur et de la prospérité. Elle a échappé aux tentations du raffinement comme de la violence. Quand sa beauté fut atteinte, elle gagna en bonté. Les deux qualités, en égyptien, se désignent par un même terme. Condensons-les à notre tour, en un mot de grand sens, et qui en dit peut-être assez sur la valeur de la civilisation égyptienne ; ce fut un humanisme.

Pierre GILBERT.

Règles d'utilisation des copies numériques d'œuvres littéraires de Pierre Gilbert, réalisées par les bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées et mises à disposition par les Bibliothèques de l'ULB, d'œuvres littéraires de Pierre Gilbert, ci-après dénommées « copies numériques », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des bibliothèques et reproduit sur la dernière page de chaque copie numérique d'œuvres de Pierre Gilbert ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

La mise à disposition par les Bibliothèques de l'ULB de la copie numérique d'œuvres de Pierre Gilbert a fait l'objet d'un accord avec les ayants droit de Pierre Gilbert, notamment concernant les règles d'utilisation précisées ici. Les ayants droit de Pierre Gilbert auront pris le soin de conclure un accord avec les tiers, et spécialement des éditeurs, ayant encore à ce jour des droits sur les œuvres de Pierre Gilbert, afin de permettre la mise en ligne des copies numériques.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les bibliothèques de l'ULB déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les bibliothèques de l'ULB ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination 'bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les bibliothèques de l'ULB encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les bibliothèques de l'ULB mettent [gratuitement](#) à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires de Pierre Gilbert : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'une ou plusieurs copie(s) numérique(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux bibliothèques de l'ULB un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication.

Exemplaire à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

10. Sur support papier

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.